

Mais nous reviendrons sur ce point : hâtons-nous de donner un dernier coup de crayon.

Orgueil-use dans ses rapports avec Dieu, la fausse devote ne l'est pas moins dans ses rapports avec le prochain. Abusée par ses desirs ou par les pratiques extérieures qu'elle multiplie avec intempérance, il lui arrive parfois de se croire donc d'une sorte d'impeccabilité. Les avertissements les plus charitables l'irritent, les reproches la mettent hors d'elle-même, les injures lui font au cœur d'incurables blessures. Ses susceptibilités, ses ripostes aigres et violentes, ses rancunes sont connues de tout le monde. Elle n'en continue pas moins d'être éprise au service de Dieu et aux pratiques de dévotion, perpétuant ainsi un scandale qui nous déshonore et nous compromet.

Les faveurs de Dieu, qu'on le sache bien, sont incompatibles avec de pareils défauts. Que dis-je ? non seulement Dieu refuse ses faveurs aux orgueilleux desirs, aux vaines complaisances, aux abaissements mensongers, aux ridicules vanteries, aux tristesses jalouses de la fausse dévotion ; mais qui sait si sa justice ne lui prépare pas dans l'ombre un coup terrible ? S'il ne frappe pas, de ses mains très saintes, il peut, par un simple abandon, ne laisser à la fausse devote que l'appui de ses propres forces, et alors on l'entendra gémir dans des abîmes de péché, où une chute lamentable l'aura précipitée. Que Dieu nous preserve d'un pareil malheur et que sa sainte grâce nous maintienne toujours dans un salutaire abaissement !

SOIREE DE L'OUVRIER

LECTURES A UNE SOCIETE DE SECOURS MUTUELS

PAR

HIPPOLYTE VIOLEAU

Ouvrage couronné par l'Académie française

SEPTIEME EDITION

1 vol. in-18 de 264 pages..... Prix franco : 25 cts

DU TRAVAIL

Panition infligée aux paresseux en Hollande. — Nécessité du Travail. — Difficultés vaincues par l'amour du Travail. — L'horloger Bréguet. — André Roubo. — L'aveugle Montal. — Fortunes considérables acquises par le Travail. — Stulz. — Michel Boulard. — Claude Martin. — L'artisan laborieux devenu patron. — Un mot sur le Droit au Travail. — Son orgueil de quelques industriels. — Le maréchal Lannes et son ancien patron le teinturier. — Les hommes du peuple. — Vœux pour la reprise du Travail.

Un jeune Français, envoyé par sa famille à Amsterdam pour des affaires de commerce, racontait, à son retour, à ses amis, la manière assez bizarre dont les graves Hollandais rappellent la loi du travail à ceux qui ont le malheur de l'oublier. Il disait qu'en se promenant un matin au bord de l'Amstel, il avait rencontré un grand nombre de curieux réunis autour d'un puits où l'on venait de descendre un homme aux formes athlétiques. L'eau échappée d'un robinet qu'on avait ouvert, aurait bientôt rempli la moitié du puits et noyé l'homme, si celui-ci au moyen d'une pompe, n'avait défendu sa vie courageusement. Emu de pitié, le Français voulut avoir l'explication de ce qui lui paraissait un jeu cruel. — "Monsieur, lui répondit un vieillard qui, les mains dans les poches, venait de parier contre un de ses voisins pessimistes que le malheureux ne se laisserait pas noyer, l'homme que vous voyez est fort et robuste, moi-même j'ai vingt fois offert du travail, et néanmoins il s'abandonne à la paresse, et mendie de porte en porte le pain qu'il pourrait gagner. En ce moment nous lui faisons comprendre la nécessité du travail. Qu'il utilise la force de ses bras, et il est sauvé. Qu'il s'engourdisse, au contraire, et il est perdu. Mais tenez, continua le vieux Hollandais en se rapprochant de l'ouverture du puits, le drôle s'aperçoit qu'il a des muscles, et, dans une heure, nous le reverrons, j'espère, avec de meilleures résolutions pour l'avenir."

Convoyez-en, quoique sévère, cette leçon était méritée. L'homme a été condamné au travail au premier chapitre de son histoire, et nous voyons encore, après six mille ans, qu'il n'est aucun moyen de soutenir notre existence, de nous procurer des aliments, des habits, des demeures, sans le secours de notre travail ou celui d'autrui. Dieu fait germer le grain de blé dans le sillon ; il dit au soleil de doré les épis et de les mûrir, mais, auparavant, il faut que la sueur du labourneur, en se mêlant à la semence, l'ait rendue féconde. Quelque pauvres que nous soyons, nous mangeons, nous sommes vêtus, nous avons un abri, et c'est assez pour que des milliers d'hommes aient travaillé pour nos besoins

et pour que la société réclame de nous la réciprocité. A combien de mains laborieuses ne doit-on pas la modeste chemise de chanvre pliée dans l'armoire de l'ouvrier ? Il a fallu semer et recueillir ce chanvre ; puis le rouir, le tiller et le peigner. Ensuite la fileuse en a garni sa quenouille. De la quenouille il a passé sur le métier du tisserand, et devenu toile, les ciseaux et l'aiguille de la lingère l'ont réclamé à leur tour. Des objets d'une valeur presque nulle exigent des opérations encore plus nombreuses. L'épingle que nous voyons briller entre deux pavés et que personne ne ramasse, l'épingle demande pour sa fabrication dix-huit opérations distinctes, et dans beaucoup de manufactures, chacune de ces opérations est exécutée par un ouvrier spécial. Les produits du travail s'offrent donc à nous dans les plus petites choses comme dans les découvertes les plus importantes, les conceptions les plus gigantesques. Le travail est la vie de l'humanité ; ôtez-le, faites qu'il disparaisse de la terre, et la race d'Adam est à l'instant frappée de mort. Saint Paul, qui lui-même exerçait un métier, se glorifiait dans son épître aux Thessaloniens de n'avoir mangé gratuitement le pain de personne, et il allait jusqu'à dire que l'homme qui ne veut point travailler ne doit pas manger. — Peu d'années auparavant, il y avait aussi à Nazareth une maison où la sentence prononcée contre notre premier père recevait son application la plus haute et la plus consolante. Celui qui allait régénérer le monde et qu'on appelait le fils du charpentier, travaillait du matin au soir dans l'atelier de son père adoptif. "On se souvenait dans son église naissante, dit Bossuet, des charrues qu'il avait faites, et la tradition s'en est conservée dans les plus anciens auteurs."

Cette double tradition du travail infligé à l'homme comme un châtiment et du travail revendiqué par lui comme un honneur à quatre mille ans de distance, s'accorde merveilleusement avec les contradictions qu'éveille en nous l'idée même du travail. Le travail est à la fois une peine et un plaisir, un composé de misère et de grandeur. Il est une peine, il est une misère, puisqu'il nous coûte des fatigues et qu'il témoigne de notre indigence native, de nos besoins multipliés ; il est un plaisir, il est une grandeur, puisqu'il nous sauve de l'ennui, entretient la santé, et c'est aussi par lui que le génie de l'homme se manifeste. Le Tout-Puissant s'est montré miséricordieux et magnifique jusque dans sa colère : le travail est un châtiment, comme le disent les livres saints, mais un châtiment glorieux.

Riches ou pauvres la loi du travail est commune à tous ; car, dans toutes les positions, à défaut d'un métier, d'un art ou d'un emploi, on peut et l'on doit se créer des occupations utiles. Il est triste d'en-

tendre certains hommes murmurer sans cesse contre cette loi, quand son observation n'est pas seulement un acte d'obéissance à la volonté divine, mais aussi un besoin pour l'application et le développement de l'intelligence, ce don particulier à l'homme, et qui lui devient funeste dans l'oisiveté. Sans parler ici de ces désœuvrés de salon dont j'ai déploré tant de fois la vie nonchalante et stérile, combien ne rencontre-t-on pas, là même où le travail serait absolument nécessaire à l'existence, de ces paresseux, toujours mécontents de leur tâche, toujours rebutés par elle, et qui s'en tiennent toute leur vie à l'envie de faire quelque chose ? Si vous leur demandez la cause de leur indolence, l'un s'excusera sur son manque d'aptitude pour l'état qu'on lui a choisi, l'autre sur les dégoûts qu'il éprouve dans sa famille, l'autre sur des obstacles physiques, comme si une volonté forte ne se jouait pas de toutes les difficultés ! Vous avez peu de goût pour votre métier, répondrai-je d'abord à celui qui prend cette excuse ; vous pensez qu'un autre état vous eût mieux convenu ; je le veux bien ! mais, si vous ne pouvez recommencer un apprentissage, ce qui est probable, à quoi vous sert le découragement ? Songez plutôt qu'il n'y a pas de profession incompatible avec le talent et l'honneur, et qu'on peut tirer un bon parti de chacune d'elles à force de persévérance. Bréguet, l'artisan Bréguet, mort en 1823, membre de l'institut, a éprouvé comme vous, au commencement de grandes défaillances, et peu s'en fallut qu'il ne se laissât vaincre par le dégoût. Cet horloger, dont les découvertes importantes ont étonné les vingt premières années de ce siècle, ne fit aucun progrès au collège, n'apprit rien dans l'atelier de son beau-père, et passa d'abord comme écolier et comme apprenti, pour un esprit obtus et condamné, sans ressource à végéter toujours au dernier rang. Un jour pourtant, le beau-père, fatigué de ne pouvoir lui faire rien comprendre au mécanisme d'une montre, se décida à l'envoyer à Versailles chez un autre horloger. C'était encore la même profession : le jeune homme ne dut entrer qu'avec une grande répugnance chez son nouveau maître, et, néanmoins, peu à peu, cette intelligence si profondément endormie se réveilla. Une fois les premiers succès obtenus, l'ouvrier se passionna pour son art, et son génie multiplia les chefs-d'œuvre. "On voit là, répéterons-nous avec l'auteur des *Artisans illustres*, on voit là une nouvelle preuve de la puissance de l'homme qui est armé d'une volonté courageuse. D'abord, la lutte contre les difficultés semble dure, pénible, insoutenable, mais que l'on persévère un peu et les obstacles tombent un à un, la carrière s'aplanit ; puis les épreuves qui on défendaient l'approche finissent par faire place à de verdoyantes couronnes, récompenses du travail et de la persévérance."

Mais le manque d'aptitude n'est pas la seule excuse des apprentis indolents. Quelques-uns se plaignent encore des entraves qu'ils trouvent dans leurs propres familles. — Et le menuisier André Roubo, demanderons-nous à ceux-ci ; Roubo qui construisit, à Paris, l'ancienne coupole de la Halle aux blés, l'escalier en acajou de l'hôtel Marbœuf et le berceau qui couvre la Halle aux draps, croyez-vous qu'il eût beaucoup à se louer de ses parents, et qu'il lui fut si aisé d'acquiescer les connaissances nécessaires pour tant de travaux admirables ? — Son père, souvenez-vous-en bien, était un de ces hommes grossiers, ne connaissant que la vie animale, et qui n'ont à léguer à leurs enfants que des exemples d'insouciance et d'inconduite. Au lieu d'encourager André dans les dispositions qu'il montrait pour l'étude, dans les privations qu'il s'imposait sur sa nourriture pour se procurer des livres et des modèles de dessin, ce père ignorant et brutal, au dire d'un biographe, aurait plutôt infligé à son fils les châtiments que d'autres parents réserveraient pour punir la dissipation et la paresse. Quelle énergie, quelle persévérance ne fallut-il pas au jeune apprenti dans ces temps d'épreuve où sa pauvreté et la sottise de son père l'entouraient d'obstacles à peu près insurmontables ! — Drouot étudiait à la clarté d'un four ; Roubo, privé comme lui de chandelle dans les longues veillées d'hiver, recueillait partout où il en trouvait des restes de suif ou de graisse, et s'en fabriquait une lampe qui l'aidait à s'instruire et à se perfectionner dans la pratique de son art. Enfin, un ar-

chitecte de mérite, M. Blondel, entendit parler de cet ouvrier studieux, et Roubo eut un protecteur. Ainsi, l'auteur d'un traité complet sur la menuiserie, dont il a dessiné lui-même toutes les planches, l'ouvrier habile à qui l'on demandait des combles à la Philibert Delorme, ne se laissa pas arrêter dans son enfance par des barrières que bien des hommes, dans toute la force de l'âge, n'auraient pu franchir. L'amour du travail fait de ces prodiges et de plus étonnants encore. Citons un dernier exemple de ces merveilles de courage, d'activité et de persévérance. Il répond à toutes les autres excuses de ceux qui ne veulent pas travailler.

Il existe à Paris un établissement fondé pour les jeunes aveugles par Valentin Haüy, fils d'un pauvre tisserand du village de Saint-Just. Un ancien élève de cette institution, M. Claude Montal, devenu ensuite professeur de ses compagnons d'infortune, entreprit, en 1829 ou 1830, de se créer une position aisée, indépendante, et il y parvint bientôt, malgré son infirmité. "Il avait entendu dire," raconte M. Foucauld, dans son livre des *Artisans illustres*, "que l'on pouvait vivre très honorablement en accordant des pianos. Tonte son ambition se dirigea d'abord dans le sens de cette idée. Des études consciencieuses et pénibles devenaient indispensables ; il s'y livra avec un courage infatigable et mit tout en œuvre pour parvenir à son but. Du fruit de ses économies, qui n'étaient pourtant que bien modiques, il s'acheta un piano, et se mit à en étudier le mécanisme pièce à pièce avec une attentive sagacité, cherchant à se rendre compte de tous les effets résultant ou devant résulter du fonctionnement de chacune des parties de cette mécanique musicale. Dans le même temps de jeunes clairvoyants qu'il payait lui lisaient tous les ouvrages propres à éclairer ses recherches. A l'aide de ces travaux, il acquit rapidement une rare habileté dans l'art d'accorder les pianos. Peu à peu, son talent se fit jour ; les plus célèbres professeurs se plurent à lui accorder leurs suffrages, et, dès ce moment, M. Montal fut considéré comme le maître par excellence de sa spécialité. M. Montal a fait plus encore, il a publié une lumineuse et savante théorie de son art sous ce titre : *l'Art d'accorder soi-même son piano*, qui a mis dans toute son évidence la sûreté de ses principes.

Devenu accordeur des professeurs les plus renommés du Conservatoire, M. Montal conçut le projet d'agrandir encore sa sphère en se livrant à la facture des pianos. L'exécution suivit de près et ses essais en plusieurs genres ont été remarqués des connaisseurs et lui ont assuré une place honorable parmi les bons facteurs de pianos. Voilà donc trois noms à recommander aux jeunes gens qui se lamentent sur des difficultés de positions, sur des obstacles prétendus invincibles pour justifier ce qui est injustifiable, l'apathie et l'oisiveté. L'horloger Bréguet, le menuisier Roubo, le facteur de pianos Montal étaient des hommes comme nous ; seulement, comme Napoléon, ils sentaient que le mot impossible n'est pas français, et ils l'effaçaient de leur dictionnaire. Nous aspirons tous au bonheur, et nous pourrions ajouter qu'il existe bien peu d'hommes qui n'attachent pas à l'idée du bonheur certaines conditions de bien-être. Or, Franklin (encore un ouvrier parvenu par son courage et sa capacité aux honneurs et à la fortune), Franklin nous assure que si quelqu'un vient nous dire qu'on peut s'enrichir sans travail et sans économie ce quelqu'un-là est un empoisonneur.

Combien ne voyez-vous pas d'ouvriers devenir patrons, directeurs de manufactures sans autre premier capital que leur activité et leur bonne conduite ! — Voulez-vous savoir ce qu'étaient d'abord quelques uns des plus riches capitalistes de ce siècle ? Eh ! mon Dieu, c'étaient de simples artisans ! — Stulz, mort en 1832 dans la ville d'Hyères, en Provence, et dont les legs charitables montent à près de 400,000 fr., Stulz commença par être garçon tailleur, et mit des fonds de culotte à tant par jour, dans le grand duché de Bade. Le fondateur de l'hospice des Vieillards, qu'on rencontre en allant de la barrière du Trône à Saint-Mandé, Michel Boulard, le tannier, avant de léguer 1,200,000 fr. aux pauvres, fut lui-même élevé par l'aumône à l'hospice de la Pitié. Enfin, que reçut Claude Martin, devenu plus tard major